

Une histoire du Maroc [Henri Terrasse, *Histoire du Maroc des origines à l'établissement du Protectorat français*]

Georges Marçais

Citer ce document / Cite this document :

Marçais Georges. Une histoire du Maroc [Henri Terrasse, *Histoire du Maroc des origines à l'établissement du Protectorat français*]. In: Journal des savants, Avril-juin 1952. pp. 56-62;

https://www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1952_num_2_1_5925

Fichier pdf généré le 05/05/2018

UNE HISTOIRE DU MAROC

HENRI TERRASSE, *Histoire du Maroc des origines à l'établissement du Protectorat français*, 2 vol. vi-401 pp., 509 pp. Casablanca, Édition Atlantides, 1949-1950.

De ce que la personnalité du Maroc — à l'encontre de celle de l'Algérie voisine — s'inscrive clairement sur la carte et que l'on puisse concevoir comme possible d'écrire l'histoire d'un pays si nettement délimité par la géographie, il ne s'ensuit pas que l'entreprise soit aisée. On doit reconnaître — sans en être surpris — qu'elle n'avait jusqu'ici provoqué l'éclosion d'aucune œuvre valable. Cette œuvre attendue, Henri Terrasse vient de nous la donner. Dans les neuf cents pages que comptent ces deux volumes, sa maîtrise s'affirme, tant par l'étendue et la sûreté de l'information que par la logique de l'ordonnance et par l'originalité des grandes idées qui, pour l'auteur et, grâce à lui, pour le lecteur, se dégagent des faits.

L'information, Henri Terrasse la puise non seulement dans les chroniques et dans ces livres des géographes arabes, dont on chercherait en vain l'équivalent en pays chrétien ; mais il la demande aussi à l'archéologie, son autre domaine, qui nous a déjà fourni et dont nous pouvons encore attendre tant de nouvelles lumières. L'ordonnance de l'exposition se ressent heureusement de la genèse didactique de l'ouvrage. La division en paragraphes, les tableaux d'ensemble, qui ouvrent et résument les divers chapitres, introduisent dans un passé, tenu d'ordinaire pour confus et obscur, une clarté qui fait de cette histoire le plus recommandable des instruments d'étude et, si l'on y joint le beau talent de l'écrivain, le livre le mieux adapté à la curiosité des honnêtes gens. Ce qui confère enfin à l'ouvrage toute la valeur d'une synthèse que l'on présume solide, ce sont ces idées générales, ces motifs conducteurs, qui créent l'unité dans la suite d'événements d'apparence incohérente et donnent un sens aux stériles agitations humaines.

Un jugement désabusé, voire pessimiste, sur l'histoire des peuples musulmans ne heurterait pas les idées des Musulmans eux-mêmes. Rien ne leur est plus étranger que l'idée de progrès. Henri Terrasse le remarque incidemment : le génie clairvoyant d'un Ibn Khaldoun envisage la destinée des empires comme une succession inéluctable de

faillites. Si la montée laborieuse de chaque dynastie nouvelle, après une période de puissance et d'euphorie, aboutit fatalement à la catastrophe, cette histoire, prise dans son ensemble, nous donne le même spectacle ou peu s'en faut. Il en va de l'histoire du Maroc comme de la vie de beaucoup d'hommes, dont on pourrait dire qu'elle se compose mal. L'âge avancé n'est pas pour eux un épanouissement, mais une décrépitude, et l'intérêt de la tragi-comédie languit à partir du troisième acte.

La seconde moitié du ^x^e siècle et le ^{xii}^e, l'époque des Almoravides puis des Almohades avait vu l'apogée du Maghreb extrême, devenu, depuis deux cent cinquante ans, terre d'Islâm. Cet âge d'or se prolonge sous les Mérinides, jusqu'au milieu du ^{xiv}^e siècle; mais les crises se multiplient; l'action des maîtres du pays, qui s'efforcent de recommencer l'épopée almohade, tant en Berbérie qu'en Espagne, aboutit à un double échec. H. Terrasse date de 1358 — mort du Mérinide Abou Inân — le début de la décadence. « Histoire usée », dit-il; les trois royaumes nord-africains « traînent leurs vieilles querelles ». Avec les Beni Ouattas, au ^{xv}^e siècle, et les Saadiens, durant le ^{xvi}^e et une partie du ^{xvii}^e siècle, au lendemain de la reconquête totale de l'Espagne par les Chrétiens et de l'installation des Turcs à Alger, le destin du Maroc est fixé. Sauf quelques contacts épisodiques avec l'Europe et en dépit de louables efforts de plusieurs souverains Alaouites pour faire évoluer leur pays, il demeurera tel que le Moyen âge l'a modelé, jalousement imperméable et hostile au monde extérieur.

Une telle histoire offre fatalement des périodes monotones et impose parfois au narrateur une tâche ingrate. On saura gré à Henri Terrasse de ne pas l'avoir esquivée et d'avoir même rendu attachants ces chapitres que le lecteur pressé serait tenté de parcourir en tournant les pages. Des sujets broussailleux comme la politique marocaine des Omeiyades de Cordoue et la rivalité entre Omeiyades et Fâtimides sont ici soigneusement étudiés pour la première fois, et les phases successives en sont exposées avec la plus remarquable clarté. Il en est de même pour l'histoire intérieure des Saadiens et des Alaouites, pour l'action continue des confréries religieuses, pour l'immigration des Morisques et pour maintes autres questions qui, bien que plus proches de nous, n'en étaient pas mieux connues. Quiconque désormais se penchera sur le passé du Maroc et voudra comprendre sa vie présente devra méditer de telles mises au point.

Bien qu'il soit toujours plus hasardeux d'édifier une synthèse que de

raconter des événements ou de brosser des tableaux, on peut faire confiance à Henri Terrasse quand il reconnaît, tout au long de ce passé — au moins durant les neuf derniers siècles — les effets permanents de conditions géographiques et des perturbations que l'histoire y apporta.

Le cadre géographique est posé dès l'introduction et repris dans le bilan terminal, mais on pourrait dire qu'il est partout présent et qu'en vingt endroits, derrière l'homme, nous découvrons le paysage, dont l'auteur connaît si bien les divers aspects. Dès le principe, il distingue trois Marocs différenciés par le relief et le climat, c'est-à-dire par les conditions de l'existence, par le genre de vie des occupants, qui éclaire leur rôle historique.

C'est d'abord *le Maroc intérieur*, entendez la vaste région que limitent d'une part la côte atlantique, de l'autre l'arc des chaînes du Grand et du Moyen Atlas ainsi que l'arc des chaînes septentrionales du Rif et du Jbel, pays de larges plaines interrompues au centre par des plateaux, pays de terres fertiles et bien arrosées, offrant à l'homme les perspectives d'une agriculture rémunératrice et relativement aisée, mais exposant l'agriculteur à la convoitise des envahisseurs et aux exactions des maîtres du pays. Ce Maroc atlantique, ce « Maroc où il pleut », c'est le Maroc de la soumission.

Le Maroc extérieur offre avec le premier un violent contraste. Longeant au Sud et à l'Est le revers des grandes chaînes que les neiges couronnent, ce Maroc présaharien ne reçoit que des pluies rares. « C'est le Maroc de la sécheresse et trop souvent de la faim ». Tandis que les oasis occupent le sillon étroit des vallées, la steppe s'étale sur les plateaux. C'est le pays des pasteurs transhumants et où séjournent périodiquement les grands nomades. Ceux-ci, dont la vie rude et précaire a fait des hommes d'action aventureux et dont la razzia constitue une source normale de profits, sont une menace pour les populations sédentaires du Maroc atlantique. Le Maroc extérieur est le Maroc des exodes et des conquêtes.

Dressant une barrière d'ailleurs discontinue entre les Marocs extérieur et intérieur et, à quelques égards, établissant une transition entre les genres de vie que l'on mène dans l'un et dans l'autre, *le Maroc de la montagne* comprend toutes les hautes terres du Maghreb extrême : d'une part le Grand, le Moyen Atlas et l'anti-Atlas, d'autre part le Jbel et le Rif. Là on trouve encore dans certaines régions des pasteurs

transhumants, mais ce qui domine, ce sont des sédentaires âprement attachés au sol pauvre mais suffisamment arrosé qu'ils cultivent. Pays de pénétration difficile, où l'homme se sent libre et où les petites sociétés, d'ordinaire isolées et antagonistes, se groupent au besoin pour résister aux exigences du pouvoir central. Le Maroc de la montagne est, plus que toute autre région, le Maroc de la dissidence.

A vrai dire le rôle de ces montagnards ne se bornera pas à défendre jalousement leur indépendance. Ils auront leur heure historique, lorsqu'au ^{xii}^e siècle Ibn Toumert aura fait des montagnards Maçmouda et de ceux qu'il aura rassemblés en suivant les hauteurs, les éléments de la puissante machine de guerre almohade. Plus fréquemment, comme on l'a vu, et, pour ainsi dire, plus normalement, les maîtres du pays viendront du Maroc extérieur. Cependant que le Maroc intérieur, avec ses terres riches et ses villes populeuses, est par excellence le théâtre des événements historiques, qui se sont préparés dans les coulisses, c'est-à-dire à la périphérie.

On notera que la scène où se déroulent les plus importants de ces événements ne s'étend pas, durant tous les siècles du Moyen Âge, sur l'ensemble du Maroc atlantique. Tout le premier acte — l'histoire des Idrissides — se passe dans le pays du Nord, dont Fès apparaît comme le centre désigné par la géographie. Au Sud de ce domaine proprement idrissite s'étend « du Bon Regreg à l'Oum er-Rbia et de l'Atlantique à la montagne » le pays des Berghouâta.

C'est par le géographe El-Bekri et par lui seul que nous connaissons ces curieux hérétiques. Leur religion, née peut-être du khàrejisme, auquel elle emprunte une morale rigide, apparaît comme un mélange surprenant de contrefaçon de l'Islâm, de vieux paganisme berbère, voire de survivances chrétiennes. Sédentaires fixés au sol fertile, les Berghouâta disposaient de forces militaires sérieuses, en partie montées, qu'ils ne semblent pas avoir utilisées pour annexer des terres nouvelles, mais pour défendre leurs villages et leurs champs. La richesse de leur domaine, sa position barrant les routes entre Sud et Nord, devaient, non moins que leurs croyances hétérodoxes, attirer sur eux les pieuses convoitises des envahisseurs Almoravides.

La lutte fut sévère. Le chef religieux des Sahariens voilés, Abd Allâh ben Yâsîn, fut tué dans une rencontre, et l'on montre encore son tombeau ; son successeur périt de même en combattant les hérétiques. Enfin ceux-ci furent vaincus, décimés ; leur pays fut purgé

de l'hérésie et en partie dépeuplé. Yoûsof ben Tâchfin recueillit cette conquête chèrement acquise et la compléta par de nouvelles conquêtes. Il fut « le rassembleur des terres marocaines ». Le môle des plateaux médians et les plaines littorales qui le prolongent ne s'opposant plus au passage, le domaine almoravide unissait le Nord et le Sud du Maroc atlantique, Fès, la vieille cité d'Idris, à Marrakech, fondation des envahisseurs.

C'est avec raison, semble-t-il, qu'Henri Terrasse met en haut relief la figure de Yoûsof ben Tâchfin et l'œuvre que lui et son fils Ali réalisèrent. Les Almoravides furent bien les « créateurs du Maroc comme unité politique ». Au point de vue religieux — qu'on le regrette ou non — le mâlekisme rudimentaire qu'ils représentaient s'imposa définitivement à la masse berbère, qui restera presque impénétrable à la propagande almohade. Ajoutons que la séduction que l'Espagne conquise exerça sur eux acheva de révéler au Maghreb la culture andalouse. Les dernières études archéologiques ont montré tout ce que l'élaboration de l'art hispano-mauresque doit à Ali ben Yoûsof. Les Almohades, grâce à qui cet art atteindra, au XII^e siècle, ce que l'on peut considérer comme son apogée, seront les héritiers des Sahariens voilés, en dépit de l'antagonisme qui les dresse contre eux. Ils profiteront également des conditions démographiques créées par ceux qu'ils ont remplacés.

La lutte impitoyable menée contre les Berghouâta et les autres étapes d'une conquête qui fut souvent laborieuse avaient amené des modifications profondes dans le panorama du Maghreb extrême. Du Maroc atlantique, ce pays de villages entourés de jardins, de paysans laboureurs et planteurs de vergers dont le géographe El-Bekri nous suggère l'image, les envahisseurs avaient fait une sorte de *no man's land*, dont la terre nourricière demeurait en friche, vacante pour de nouveaux occupants,

Ces nouveaux occupants, le XIII^e siècle les verra entrer en scène, mais combien différents de la paysannerie qui vivait là, probablement depuis l'antiquité. Ce sont les califes Almohades qui les introduiront.

En 1187, l'Almohade Yaqoûb el-Mangoûr venait de mener une expédition victorieuse en Tunisie. Dans ce malheureux pays d'Ifriqiya que les Arabes avaient conquis et dévasté cent ans plus tôt, les descendants des nomades hilâliens étaient toujours les maîtres. L'insécurité qu'ils y faisaient régner s'était dangereusement accrue quand les Beni Ghânya, représentants du clan almoravide, étaient venus des Baléares

pour tenter, avec l'aide des Arabes du pays, une résurrection de l'empire défunt. Ce fut une crise très grave et comme un effet à retardement de l'invasion hilalienne. Le calife Yaqoub parvint, pour un temps d'ailleurs très court, à châtier les agitateurs et, comme sanction de sa victoire, il fit partir vers le Maroc d'importants contingents de tribus arabes. Il espérait ainsi enlever aux Beni Ghànya leurs plus utiles alliés, purger la province lointaine d'éléments nocifs ; mais cette déportation en masse avait un autre but, que le fondateur de la dynastie, Abd el-Moumin, avait déjà envisagé trente-huit ans plus tôt. Lui aussi avait amené des Arabes de Tunisie au Maroc afin d'avoir à sa disposition des combattants pour la guerre sainte, qu'il allait reprendre en Espagne, et spécialement des troupes de cavaliers, qui lui faisaient défaut.

Venus avec leurs familles et leurs troupeaux, ces nomades furent cantonnés dans les plaines du Maroc atlantique. Ce sol riche, jadis occupé par des agriculteurs sédentaires, devint terrain de parcours pour les chameaux et les moutons de pasteurs bédouins. Les tentes parsemèrent le paysage dénudé qui avait connu les villages ombragés d'arbres à fruits.

Naturellement, les immigrés avaient apporté l'insécurité avec eux. Le Maroc, jusqu'alors à l'abri du fléau arabe, en subissait l'atteinte par la faute de ses maîtres, et le calife El-Mançoûr, à sa dernière heure, se reprochait, dit-on, l'erreur dont il mesurait déjà et prévoyait pour l'avenir les conséquences. Au reste d'autres Arabes, progressant d'eux-mêmes par le Sud de la Berbérie, devaient occuper le Maroc extérieur des oasis et des steppes. Les diverses branches de la tribu des Maqil auront leur part dans l'histoire du royaume de Marrakech et de Fès.

A vrai dire, les Almohades trouveront parfois des alliés utiles chez les tribus déportées. Lors de l'entrée des Mérinides dans les plaines atlantiques, par deux fois les Riyâh leur barreront la route. Les Mérinides à leur tour emploieront les contingents arabes, en Espagne comme en Berbérie. Au reste les Arabes eux-mêmes ont perdu l'humeur indomptable de leurs ancêtres les fiers Hilâliens. Leurs chefs, admis à la cour de Fès, font figure de hauts fonctionnaires prébendés et domestiqués. Les tribus, que le cadre des montagnes sépare des libres solitudes du désert, ne se livrent plus qu'à des déplacements limités, et, conservant l'usage un peu paradoxal de la tente, ne changent guère d'horizon tout au long de l'année. Nomades dégénérés, ces bédouins gardent l'orgueil dérisoire de leur passé et une incapacité

congénitale au travail de la terre. Nul ne les incite à tirer du sol un rendement meilleur. Assimilés aux Berbères, ils sont exposés aux mêmes exactions des maîtres du pays. L'ancienne vie des sédentaires arboriculteurs a disparu de ce Maroc de la soumission. Pour en retrouver les aspects, il faut gravir les pentes ou s'enfoncer dans les vallées du Maroc de la montagne, où les collecteurs d'impôts ne s'aventurent pas. Dès le Moyen Âge s'affirme cette opposition entre les deux pays, qui subsistera jusqu'à l'établissement du Protectorat. « A la fin du ^{xv}^e siècle, Léon l'Africain note partout, comme une chose fort naturelle, la misère du *bled makhzen*, l'aisance au moins relative du *bled siba* ».

Telle est l'évolution générale qui, sous-jacente à la fortune des dynasties, donne à cet histoire du Maroc son sens profond ; tel est le thème quasi-biologique dont Henri Terrasse suit le développement avec une logique lumineuse. Appuyée sur des faits diligemment établis et sur des réalités encore contrôlables, cette explication du passé marocain emporte notre pleine adhésion.

Georges MARÇAIS.

LES THÈMES DE LA CÉRAMIQUE ATTIQUE
AU IV^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

HENRI METZGER. *Les représentations dans la céramique attique du IV^e siècle*. Un vol. in 8° de 469 p ; un vol. in 4° de 48 pl. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 172). Paris, É. de Boccard, 1951.

A la suite de Sir John Beazley, qui a apporté à notre connaissance des vases grecs une contribution devant laquelle on reste confondu d'admiration, la plupart des savants qui se consacrent actuellement à la céramologie s'intéressent presque exclusivement aux questions de styles et d'écoles : distinguer les uns des autres des peintres qui se ressemblent souvent de fort près, établir le catalogue et parfois la chronologie de leurs œuvres, telles sont les préoccupations aujourd'hui dominantes de nos archéologues. Allant plus loin, dans un domaine où la recherche est plus délicate encore, la jeune école, toujours sous